

# Romances sans paroles

Yves Navarre

## 12. NOËLLIE

Fréjus. Samedi. Midi. Les arbustes de haie qui entourent le petit pavillon de l'avenue René-Coty ne sont plus entretenus et ont poussé, depuis tant d'années, depuis la mort du père ? depuis les dix-sept ans de Pierre ? que Noëllie Lascaille, épouse Breillard, se sent coupée du monde. Depuis quelques mois, elle n'a plus de nouvelles de Laure, de Pierre, et peu de Simon, brèves conversations au téléphone comme s'il cachait un tourment. Jamais il ne laissait à sa mère le temps de poser les questions de son rôle. Et c'était pis lorsqu'il appelait. Noëllie se sentait encore plus interdite de parole qu'en jours ordinaires, semaines, mois, si son fils oubliait de lui faire signe.

L'accordeur du piano est arrivé vers onze heures du matin. Il est aveugle. Canne blanche et chien de compagnie. Lui non plus n'est pas venu depuis longtemps. En entrant dans le jardinet, il a dit à Noëllie « fallait pas vous inquiéter madame Breillard, je retrouve toujours mon chemin. Et si je m'en écarte, Niji me rappelle à l'ordre ». Niji. Diminutif de Nijinski. Chien-loup. Noëllie a préparé un bol d'eau pour lui, sur le perron. Et monsieur Zinnemann, avant d'entrer dans la maison, a dit « les arbres ont grandi autour de chez vous. Il n'y a plus le bruit d'avant ». Noëllie, impressionnée, a voulu le conduire jusqu'au salon « non, non, je me souviens très bien. Rien n'a changé ». Noëllie a répété « rien n'a changé ».

Au premier étage, dans sa chambre, assise, près du lit, elle attend que monsieur Zinnemann ait terminé. Il faut le laisser seul. Une à une, chaque note, frappée, répétée jusqu'à l'accord, une présence, dans la maison, et pour un dièse, fa dièse, ou pour un bémol, si bémol, le souvenir d'une sonate, d'un impromptu ou d'une romance. Pour un peu, Noëllie chanterait. Mais il ne faut pas déranger. Et les souvenirs sont bien ainsi, cantonnés dans une mémoire. Un trio, le père, la mère et Simon.

Sur les genoux de Noëllie, un album. Des photos. Les photos du mariage. Voici encore pour la surprendre car, depuis dix ans au moins, jamais le désir de revoir les visages de ce jour-là ne lui était venu, ne l'avait saisie. La salle d'attente de la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement, Laure et Simon devant le préposé aux mariages, madame Duverger en train de signer le registre, Simon embrassant Laure, Laure embrassant son père, et Simon l'embrassant, elle, Noëllie, petite fiancée trahie, résignée, de ce jour-là. Les photos ne sont pas très réussies, mais le père y tenait puisqu'il les avait prises, comme des documents historiques, leur histoire, la fin de leur histoire, le mariage du fils.

De toutes les photos, Noëllie préfère celle du repas au restaurant *Le Petit Riche*. Le maître d'hôtel l'avait prise au dessert, à la demande générale. Tout le monde y est réuni ; tous les six, pères, mères et enfants. Noëllie prend une loupe, se penche et, un à un, interroge les visages de chacun, les regards tournés vers l'objectif et l'inconnu qui leur dit de sourire. Chacun alors dit la vérité de ce jour-là, comme une inquiétude, l'impression de n'avoir pas vécu la vie rêvée, la certitude que la tendresse, jusque dans la fidélité et le renoncement, n'effacerait jamais des regards le désir d'un autre destin. Même Laure. Même Simon. Le bonheur, quand il a des apparences, n'est-il donc qu'un perpétuel égarement ?

Noëllie ne veut pas de ces pensées-là. A la loupe, et de plus près encore, elle reprend la lecture des visages et des regards de cette photo de groupe. La seule. Puisqu'il n'y eut pas de baptême pour Pierre et que les parents Breillard ne revirent jamais les parents Duverger. Noëllie s'arrête au visage du père de Laure. Le juge. Ce qu'il avait raconté, après la photo, au moment du champagne. Son métier. Son expérience. Et ces étranges phrases lancées comme des maximes « c'est plus difficile de recevoir que de donner » ou « l'humanité ne se renouvelle pas, elle va ! » Puis des confidences « j'ai eu longtemps l'impression que mes collègues avaient de bien plus belles affaires que moi, jusqu'au jour où ils m'ont dit la même chose ». Et, pour cadeau de repas de noces, en exemple un meurtre passionnel qu'il avait instruit. Une fermière et un garçon de ferme avaient tué le mari. La ferme s'appelait la Joliette. Le juge riait presque de tout cela « quand je lis une de mes affaires dans le journal, je ne la reconnais pas. Dans ce cas-là, c'était devenu " Les diaboliques de la Joliette " ou " La belle fermière de la Joliette et son valet passent aux aveux ". Si vous les aviez vus ! Elle, souillon, difforme, pathétique. Et lui, retardé : un idiot. La ferme ? Une porcherie. Pourtant, le temps de l'instruction et le temps du procès, dans la presse, le couple était devenu le héros idéal de tant d'autres couples ». Et comme madame Duverger essayait de calmer son mari, celui-ci avait avoué « pourtant, le jour de la condamnation, vingt ans de réclusion et pour l'un et pour l'autre, dans le box des accusés, ils se sont regardés et il y avait vraiment de l'amour entre eux deux. À la reconstitution du crime, j'avais d'ailleurs, déjà, remarqué une qualité de sanglots dans leurs voix qui m'avait presque ému ». Grand silence autour de la table. Laure avait été la première à reprendre la parole « c'est la première fois que j'entends mon père faire des confidences sur son métier ». Le juge avait porté un toast « à nos enfants, qui nous ont volé une belle cérémonie ». Et comme, de nouveau, le silence s'installait, gêne de chacun, émotion de tous, le juge avait surenchéri. « Pour les faillites frauduleuses, ils partent tous pour l'étranger. Mais croyez-moi, je n'ai jamais eu à lancer de mandat d'arrêt international. Je sais où ils sont. Par les familles. Par les proches. Petit à petit. Je suis très patient. Un an, deux ans, trois ans au maximum. Et ils reviennent forcément. La force des racines. Le mal du pays. Je les vois s'asseoir, dans mon bureau. C'est plus juste. Vous ne trouvez pas, monsieur Breillard ? » Simon avait regardé son père. Noëllie avait pris la main de son mari, sous la table. Madame Duverger avait lancé « je n'aime pas que nous parlions de ça aujourd'hui ». Le juge avait levé son verre « alors, ne parlons plus, ne parlons jamais » et demandé aux Breillard « vous venez souvent à Paris ? » Noëllie avait murmuré « nous y venions, mais vous savez... » Le juge avait soupiré « oui, je sais ... » Fin de repas. Fin de photo. Noëllie referme l'album. La Joliette et la force des racines. Tout cela, très précisément.

Arpèges, gammes, monsieur Zinnemann a presque terminé. Noëllie range l'album dans la bibliothèque, près du lit. Il y a aussi les romans de ce Karpak qui avait menacé d'écrire Laure et Simon, dans la loge, après la représentation des *Caprices de Marianne*. Simon des années plus tard avait offert le premier à sa mère « c'est pas mal, mais ce n'est pas nous ». Noëllie avait acheté fidèlement les suivants, jusqu'à *La Capte*, espoir secret d'en savoir plus sur son fils, autre savoir qu'un savoir de mère. Mais elle n'avait rien trouvé, puisé, reconnu. Et elle s'était dit que l'exclusion était le fait de toute maternité. Une délivrance pour Simon, une livrée à sa vie, et pour elle une plaie, comme un silence, se refermant sur elle-même, et elle dedans, dans son ventre. Le père avait collé les photos dans l'album, repris ses cours et poursuivi la rédaction de son texte de thèse de doctorat d'État sur « l'influence de l'administration romaine en basse Provence aux trois premiers siècles de notre ère ». Toute une vie sur ce sujet pour laisser un travail inachevé que Simon avait tenu, pour tout héritage, à emporter avec lui à Paris, laissant la jouissance du reste à sa mère.

« La jouissance du reste, vous comprenez cela monsieur Zinnemann ? » Le repas est frugal. Noëllie sait que son accordeur mange peu. Mais elle a préparé le gâteau aux pommes qu'il aime. Monsieur Zinnemann n'a pas répondu à la question posée. « Le gâteau est toujours aussi bon, madame. En venant chez vous, je me disais " pourvu qu'elle n'ait pas oublié ". Et me revoilà comblé. Rien d'autre ne compte. Vous allez redonner des cours ? » « Non. Je veux jouer pour moi toute seule. » « Alors, méfiez-vous des graves. Ils ne sont plus très stables. La table d'harmonie a souffert. » Noëllie a senti naître en elle comme un malaise « je sais » dit-elle, « je ferai attention ». Puis, en enveloppant le reste du gâteau dans un linge, « ce fut une belle matinée pour moi. J'ai retrouvé mon fils ». « Votre fils ? » « Oui, je l'ai retrouvé, d'une certaine manière. Et mon mari également. Nous étions là-haut. Tous les trois, et nous vous écoutions. »

Niji se redresse, lèche la main de monsieur Zinnemann qui se lève et reprend sa canne. Noëllie place le petit paquet sous le bras du vieil homme. « Je vous rapporterai le linge. » « Ne vous en donnez pas la peine. C'est une serviette de table et je ne reçois plus personne. J'ai mis l'argent dans votre poche. » u Je vous rapporterai le linge madame Breillard et vous me jouerez quelque chose. Préparez-vous. J'ai l'oreille fine. » Et au portail ils se sont quittés heureux du projet.

Dans la boîte aux lettres, *Le Provençal*, abonnement qu'elle renouvelle en souvenir du père. Matinée ravie. Rite distrait d'une habitude : Noëllie a l'impression de feuilleter le journal avec du retard. Dernière page. Nouvelles brèves. « Il se jette d'une falaise. Sargues (correspondant). La falaise de Crantac, si souvent chantée par les poètes, a été, hier, le témoin ... » Le nom de Hanssen. Jean Hanssen. Noëllie plie le journal, regarde le téléphone. Simon appellera. Elle se met au piano. Solfegietto de Bach. De mémoire. Elle ferme les yeux. Elle s'aveugle. Tout le monde est là. Tout recommence. Toujours.